

Quand don Juan rencontre sur son chemin Elvire qu'il a délaissée, s'il lui disait : "Je ne vous ai jamais aimée, et vous m'avez toujours paru très-désagréable," son procédé nous semblerait fort dur ; aussi Molière lui fait-il dire : "Il m'est venu des scrupules, madame, j'ai fait réflexion que pour vous épouser je vous ai dérobée à la clôture d'un convent. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste ;" en un mot, il donne des explications qui ressemblent plus ou moins à celles de M. Sainte-Beuve alléguant les exigences de la politesse et le prestige d'une influence aimable. Mais comment voir sans surprise un auteur aussi grave que M. Nisard, par exemple, refuser à son ancienne passion pour Chateaubriand les égards que don Juan lui-même a pour Elvire.

Dans un volume récemment publié, ce docte écrivain nous déclare que la politique ne fit pas de Chateaubriand un homme d'Etat, et qu'elle gâta l'écrivain littéraire ; qu'il n'avait que l'ambition d'un dégoûté, et que, ne sachant être ni de ceux qui commandent, ni de ceux qui servent, il se dissimulait cette impuissance de sa voloné par l'ardeur de ses attaques contre les uns et l'injustice de ses mépris pour les autres." A cette appréciation, le savant critique ajoute le récit suivant relatif à la vieillesse de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* :

"C'est vers ce temps-là, dit-il, qu'étant alié faire visite à M. de Chateaubriand, il me montra, tout humide encore des dernières corrections, une page qu'il venait d'achever, voulant, disait-il, me rendre témoin de ce qu'il se donnait de peine pour plaire *aux plus difficiles*. Je pris le feuillet avec émotion, pensant y trouver le secret de ce travail supérieur qui, sous la plume des maîtres, amène les choses à la clarté, à la justesse éloquente, à l'accent. *Quel ne fut pas mon chagrin* en voyant à chaque rature les pensées s'éloigner du vrai et les mots de leur sens propre, et tout le morceau jeter de vains rayons qui m'éblouissaient en me laissant l'âme vide ! Il y avait pourtant des beautés dans ce travail ; je n'en regrettais que plus de voir se dissiper ainsi les restes d'un talent encore puissant, et une œuvre de vieillard à laquelle manquait la gravité. L'ouvrage auquel appartenait cette page, les *Mémoires d'outre-tombe*, écrits à différentes époques de la vie, mais repris et, si j'ose le dire, surchargés dans une dernière rédaction, ont eu la triste fortune de faire trouver l'orgueil de J. J. Rousseau modéré. Ce livre, où il n'y a d'épargnés que les oubliés, fait penser avec effroi que l'on courait le même péril à être des amis de l'auteur que de ses ennemis. Je ne vois guère dans les *Mémoires* d'autres joies que celles de la raillerie ou de la vengeance. Tristes joies ! Virgile les a placées à la porte des enfers. Elles s'appellent les mauvaises joies de l'âme, *mala gaudia mœnitis*. — L'histoire des ouvrages durables n'aura qu'une mention sévère pour les *Mémoires d'outre-tombe*."

LOUIS DE LOMÉNIE.

(La fin au prochain numéro.)

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

PREMIÈRE PARTIE.

AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

III.

Ce jour-là même, Pierre recevait trois mille francs du juif, qui se contentait de gagner cinquante pour cent à cause de la jeunesse du vendeur, et peut-être des craintes qu'il lui inspirait sa famille ; cependant Pierre lui avait fait comprendre que sa tante était incapable de retenir des bestiaux dont l'acte de vente qu'il lui laissait attestait que Pierre avait reçu le prix.

Pendant la soirée, celui-ci, qui avait fait les honneurs du domaine à M. Durant, l'accompagna jusqu'à l'auberge où il devait reprendre la voiture qui l'avait amené, puis il revint lentement auprès des siens, réunis pour le souper. Il mangea peu, ne parla point, et prétexta une indisposition subite. Il ne pouvait regarder Graciosa ; des larmes lui roulaient dans les yeux... Il se leva, au bout d'un quart d'heure, embrassa silencieusement sa tante et ses cousines, et, mettant la main sur l'épaule de Manoel : "Montons !" lui dit-il. Chacun le regardait avec inquiétude, mais on était accoutumé à ces espèces de crises dans le caractère du jeune homme... La chambre de Pierre était en face de celle de Manoel ; Pierre, arrivé sur le carré qui les séparait, entra précipitamment dans la sienne, où il pleura longtemps, où longtemps il lutta contre la résolution qu'il avait prise ; tout le monde reposait dans la maison quand il se coucha.

Le lendemain, deux heures avant que personne fût levé, Pierre, en costume de ville, déjà il n'était plus de son pays, quittait sa chambre, et, se plaçant devant le lit de son cousin, éveilla Manoel.

"Habille-toi !" lui dit-il. Celui-ci, habitué à ne jamais opposer un refus à une demande de son cousin, s'empressa de se lever.

Cependant l'air solennel de Pierre l'inquiétait. Depuis quelques jours, ce dernier était plus morne et plus taciturne que de coutume, quoique de temps en temps, ses yeux brillassent d'un feu extraordinaire. Il mangeait à peine, et, une fois la fin de la journée venue, il se rendait dans sa chambre, où, les yeux fixés sur des *Guides* qu'il avait rapportés de Bayonne, et sur une carte de géographie, il ressemblait à un général qui fait un plan de campagne.

— Enfin, se dit Manoel, aujourd'hui Pierre me parlera sans doute. — Car évidemment, Pierre avait un secret qu'il ne lui avait pas confié jusqu'alors, et sur le-